Zeitschrift: Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg

Band: 65 (2018)

Heft: 2

Artikel: D'un pas ferme et d'une main légère

Autor: Bruguès, Jean-Louis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-825869

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

JEAN-LOUIS BRUGUÈS

D'un pas ferme et d'une main légère[1]

Ce n'est pas sans une certaine émotion, ou plus exactement sans un pincement de cœur, que je retrouve cet après-midi les bâtiments universitaires où je me présentais, il y a un peu plus de vingt ans, en 1997, pour y enseigner la théologie morale fondamentale. Il m'est arrivé de confesser quelquefois, en paraphrasant Talleyrand : « Qui n'a pas connu la Suisse ne sait pas ce qu'est la douceur de vivre. » De fait, ces trois petites années trop vite passées à Fribourg furent parmi les plus heureuses de ma vie, ce que je raconte dans mon dernier livre *Chemin faisant* (Paris : Cerf, 2016). Aussi est-ce sans hésitation que j'ai accepté l'invitation adressée par le P. Luc Devillers, votre doyen, que je remercie vivement.

Si vous nous faisiez l'honneur de visiter notre Bibliothèque Vaticane, je vous conduirais presque immédiatement jusqu'à la fastueuse Salle sixtine, qui était, en cette fin du XVIe siècle, l'espace le plus vaste de Rome peint à fresques, en dehors des églises. Le nom lui vient du pape Sixte-Quint, un franciscain au tempérament de fer qui, en cinq années seulement, transforma profondément l'urbanisme de la Ville et de ce qui est aujourd'hui le Vatican. « L'Eglise a plus besoin de livres que de théâtre », aurait-il dit : il fit donc construire la dernière aile de notre Bibliothèque en cassant la perspective de l'espace consacré jusque-là aux fêtes et aux spectacles. Sur les parois de gauche sont représentées les grandes bibliothèques qui jalonnent l'histoire de l'humanité : Babylone, Athènes, Alexandrie, Rome, Jérusalem, enfin la Vaticane. On y raconte donc la saga de la raison humaine, la grande aventure de l'humanisme universel. Les murs sont percés de fenêtres qui donnent sur la cour du Belvedere, que l'on peut traduire indifféremment, car l'italien est subtil, par « bien voir » ou encore « voir ce qui est beau ». A quoi sert donc, si je puis dire, la raison humaine ? A bien voir : bien voir le monde, l'histoire, notre société, notre prochain, notre propre vie ; apercevoir ce qui est bel et bon en chacune de ces séquences.

Les parois de droite évoquent les conciles œcuméniques des premiers siècles : Nicée, Ephèse, Chalcédoine, Constantinople... Autant d'étapes dans l'histoire de la compréhension de la foi chrétienne. La progression – pour ne pas dire le progrès – s'effectue habituellement non par ruptures et retour aux origines, car il n'est pas assuré que les commencements soient toujours purs et l'Histoire toujours impure, mais par approfondissement

[1] Le texte de Mgr Bruguès a été rédigé pour être lu oralement, dans le cadre d'une conférence publique donnée à l'Université de Fribourg le 8 mars 2018, à l'occasion de la fête de S. Thomas d'Aquin. Nous en avons conservé le style oral et vivant, tout au service de la profondeur du message.

de l'analyse et de l'interprétation. Là encore, de larges fenêtres donnent sur une autre cour, la cour de la Pigne, un fruit qui, chez les Anciens Romains, symbolisait la sagesse. A quoi donc sert la foi ? A rechercher la sagesse et en vivre. Il est donc juste que l'encyclique dont nous parlons cet après-midi cherche, dans son deuxième chapitre, à remettre en valeur la littérature sapientielle de la Bible qu'une certaine exégèse dédaigneuse avait abondamment méprisée. Elle cite un beau texte de l'Ecclésiastique :

> « Heureux l'homme qui médite sur la sagesse et qui raisonne avec intelligence, qui réfléchit dans son cœur sur les voies de la sagesse et qui s'applique à ses secrets. Il la poursuit comme le chasseur, il est aux aguets sur sa piste [...] Sous son ombre, il est protégé de la chaleur ; il s'établit dans sa gloire » (Si 14,20-27, cité en 16 § 2).

Deux aventures donc du génie humain : à gauche, celle de la raison, à droite, celle de la foi. Or, chacune de ces fresques se trouve placée dans un exact vis-à-vis avec celle qui lui fait face : une bibliothèque/un concile, une bibliothèque/un concile, etc. On comprend que chacune n'a pu progresser en son domaine propre qu'avec l'appui de l'autre. Voilà donc illustrée de manière superbe ce à quoi nous sommes devenus si sensibles, le dialogue entre la foi et la raison, entre la doctrine et la culture, pour parler comme les contemporains de nos fresques ! Comment un tel dialogue a-t-il été rendu possible ? Là encore, l'agencement de l'espace apporte une réponse qui ne laisse pas de nous intéresser. La salle est divisée en deux nefs parallèles, un peu à la manière des églises dominicaines primitives, comme on peut le voir encore aux Jacobins de Toulouse. Au centre, une allée de piliers qui soutiennent l'ensemble, sur lesquels sont représentés les inventeurs des alphabets de tous les peuples de la terre. Sur le premier, enfoncé dans le mur, Adam, le père des humains ; le second porte les grandes figures de la Bible, telles que Abraham, Moïse et Esdras ; le troisième est consacré à l'Egypte, le quatrième à la Phénicie, le cinquième aux Grecs, avec notamment Pythagore, le sixième enfin aux Latins et aux modernes, parmi lesquels sont mentionnés l'Arménie et les Goths. Le dernier pilier, en exact parallèle avec le premier, lui aussi à peine détaché de la paroi, porte le Christ en majesté, nouvel Adam, Alpha et Oméga, dans la posture du Maître qui enseigne.

Si je me suis quelque peu étendu sur la description de la Salle sixtine, ce n'est pas seulement pour évoquer le cadre magnifique dans lequel nous travaillons, mais parce que celui-ci représente de manière physique et symbolique ce qu'a voulu dire l'encyclique *Fides et ratio* dont nous célébrons le vingtième anniversaire, puisqu'elle a été promulguée le 14 septembre 1998 : « La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité. C'est Dieu qui a mis au cœur de l'homme le désir de connaître la vérité et, au terme, de Le connaître lui-même afin que, le connaissant et L'aimant, il puisse atteindre la

pleine vérité sur lui-même » (exergue). En un sens, mon exposé pourrait s'arrêter là : il suffirait de lui injecter quelques concepts empruntés à la philosophie et à la théologie, ainsi qu'une argumentation de type intellectuel.

On se rappelle qu'en 25 ans de pontificat, le pape Jean-Paul II publia 14 encycliques. Toutes n'ont pas la même importance, bien sûr, mais je ne crois pas trop audacieux d'avancer que *Veritatis splendor* (1993) et *Fides et ratio* l'emportent sur la plupart d'entre elles. D'une certaine manière, elles se répondent l'une à l'autre, un peu à la manière de nos fresques. Jean-Paul II le dit explicitement : « Par la présente encyclique, je voudrais continuer la réflexion (initiée dans *Veritatis splendor*) et concentrer l'attention sur le thème de la vérité » (6 §3 ; cf. 25, 98). La première reçut un accueil terrible. Le titre était un clin d'œil à Platon qui professait que « le beau est la splendeur du vrai ». A ce mot de vérité, les critiques se déchaînèrent avec une hargne, une passion qui en disait long sur le ressentiment nourri envers le catholicisme. L'Eglise, s'indignait-on, tirait à vue sur tout ce qui pensait un peu librement et cherchait à s'émanciper du carcan de la doctrine. Hors de la vérité, point de salut, rappelait-elle ? L'encyclique contenait des affirmations qui conduisaient tout droit au fanatisme et à l'intolérance. *Veritatis splendor* ? Non, c'était *Veritatis terror* qu'il fallait lire, terreur et non pas splendeur qu'il fallait comprendre, terreur de la vérité.

Or, *Fides et ratio* parle toujours de vérité, comme il vient d'être dit, mais reçut un accueil généralement positif, y compris chez des non-croyants qui reconnaissaient pourtant qu'ils n'auraient pas pu souscrire à toutes les assertions de l'encyclique. Les vingt ans de la première n'ont pas fait l'objet d'une particulière célébration, tandis que plusieurs manifestations sont prévues pour l'anniversaire de la seconde. Comment cette dernière s'y est-elle prise pour se concilier une telle bienveillance, même relative ?

Au moment où je me posais cette question, me sont revenus en mémoire des vers de Charles Péguy que je découvris en 2012 seulement, quand on me demanda de prononcer à Paris le panégyrique de Sainte Geneviève, sa patronne :

> Et quand le soir viendra qui fermera le jour,
> C'est elle la caduque et l'antique bergère,
> Qui ramassant Paris et tout son alentour
> Conduira d'un pas ferme et d'une main légère
> Pour la dernière fois dans la dernière cour
> Le troupeau le plus vaste à la droite du père.

« D'un pas ferme et d'une main légère » : c'est le titre que j'ai choisi pour la conférence qui m'a été demandée. *Veritatis splendor* correspondait à une situation de crise : ses analyses sont sèches et abruptes ses critiques, voire ses négations. Rien de tel avec *Fides et ratio* qui conduit sa démarche d'un

pas ferme et d'une main légère. Il n'est pas si difficile, me semble-t-il, malgré la longueur du texte (108 numéros !), le foisonnement de ses analyses, de ses multiples références et de ses digressions, malgré enfin une démarche sinueuse, bien dans la manière du pape polonais, par ailleurs philosophe, de dégager une trame claire et simple. Voyons plutôt.

- Au commencement est l'homme, avec ses désirs, ses aspirations et ses questions existentielles : qui suis-je ? Où vais-je ? Pourquoi la présence du mal ? Et pourquoi la souffrance ? Y a-t-il quelque chose après la mort ? (1, 26).

- Le propre de la philosophie est de s'attacher à ces questions, qui sont les questions du sens, et de tenter d'y répondre. Comme sous toutes les latitudes, tous les hommes sont hantés par les mêmes interrogations, on trouvera de la philosophie dans toutes les cultures, chez nous, en Occident, bien sûr, où elle connut des moments de particulière brillance avec les Grecs, mais aussi en Orient. Une très belle phrase, au passage : « La philosophie est comme le miroir dans lequel se reflète la culture des peuples » (103).

- « On peut définir l'homme comme celui qui cherche la vérité » (28) ; il espère des réponses vraies à ces questions fondamentales. Il attend donc de la philosophie qu'elle soit un chemin de vérité, ce qui consonne bien avec son étymologie, puisque le mot même signifie « amour de la sagesse » (3). Le contexte sapientiel lui a toujours été indispensable, hier, à ses origines, comme aujourd'hui : l'homme de ce temps cherche des réponses adéquates aux multiples questions d'ordre technique qui se posent à lui, mais doit-il pour autant renoncer aux questions du sens ? (81).

- Vérité d'un côté, vérité de l'autre, puisque l'Eglise reçut le don de la vérité ultime en Jésus-Christ qui s'est présenté lui-même comme étant « la voie, la vérité et la vie » (Jn 14, 6). Il lui revient d'exercer ce que le Magistère appelle la diaconie de la vérité (2, 49). Il était inévitable que ces deux aventures en viennent à se rencontrer.

- L'encyclique évoque les étapes historiques de ce fameux dialogue déjà illustré dans la Salle sixtine. Elle fait défiler sous nos yeux les ténors de cette aventure qui reste sans doute la plus passionnante de l'histoire universelle : Justin et Clément d'Alexandrie parmi les pionniers (38), Denys l'Aréopagite qui bénéficie d'un traitement spécial (40), S. Anselme de Cantorbéry (42) et, bien sûr, S. Augustin et S. Thomas d'Aquin ; il nous faudra revenir plus avant sur ce dernier. En réalité, la rencontre entre le christianisme et la philosophie ne fut ni immédiate, ni facile (38). Contrairement à une idée répandue, les artisans chrétiens ne cherchèrent pas à assimiler simplement les courants de leur époque, comme le platonisme, le stoïcisme pour la morale ou, plus tard, l'aristotélisme, quitte à les baptiser quelque peu superficiellement ; ce n'étaient pas des naïfs, ils ont toujours exercé un regard critique sur ces courants (41). Ils ont purifié la raison en y

greffant la Révélation : on imagine que les philosophes modernes ne souscriraient guère à une telle affirmation.

- Peut-on nous détacher aujourd'hui de ces toutes premières inculturations ? Et pourquoi devrions-nous le faire ? On retrouve là une question disputée depuis longtemps, notamment entre catholiques et protestants ; elle a été prise à bras le corps dans le fameux discours de Ratisbonne qui, n'en déplaise à des journalistes ignorants des questions religieuses, n'a jamais eu pour objectif de parler de l'Islam. L'encyclique avance de la manière la plus claire que cette première rencontre avec la philosophie grecque fut proprement providentielle (72). Refuser ce patrimoine des origines reviendrait à refuser le dessein divin, même si, par la suite, le christianisme eut tout intérêt à se confronter à d'autres philosophies, comme, par exemple, celles qui venaient de l'Inde.

- Nous en arrivons à ce qui constitue, à mon sens, le cœur de l'encyclique : le drame de la séparation à l'aurore des temps modernes, puis de l'éloignement progressif entre les deux partenaires (45–46). Avant de les évoquer plus en détail, reconnaissons que ce dialogue fut bénéfique pour les deux parties. Elle le fut pour la philosophie à un double point de vue : d'abord, parce que la foi a maintenu en elle une ouverture à la transcendance et au mystère. Elle l'a empêchée de se laisser enfermer dans la considération des seules questions pratiques du moment, alors que le progrès technique se faisait de plus en plus accaparant. Ensuite, parce que la foi a exercé une fonction critique envers la philosophie (50) : c'est ainsi que furent dénoncées quelques-unes des déviations qui la mettaient en péril, telles que le fidéisme, le rationalisme, l'ontologisme (52). De manière plus générale, la foi chrétienne encourage la philosophie à ne pas s'égarer « dans les sables mouvants d'un scepticisme général » (5).

- A partir de la fin du Moyen Age, à cause d'un esprit excessivement rationaliste (il n'est pas difficile de lire entre les lignes qu'il s'agit en premier lieu du nominalisme de Guilhaume d'Ockham, même si le nom n'est jamais prononcé), « la légitime distinction entre les deux savoirs se transforma en une séparation néfaste » (45). Depuis lors, avec des philosophies comme l'idéalisme, le positivisme (46) ou le nihilisme (90)[2], les rives se sont éloignées l'une de l'autre d'une manière telle qu'il semble devenu impossible à chacune d'apercevoir celle qui lui fait face.

- De cet éloignement, les deux parties auront à souffrir, la raison humaine sans doute plus encore que la foi. La philosophie a perdu sa matrice sapientielle et son aspiration à devenir un savoir universel pour ne s'attacher qu'à l'analyse des diverses questions techniques posées par l'évolution des sociétés. Les fruits de cet usage fonctionnel à des fins utilitaristes (*VS*

[2] Cf. POSSENTI, Vittorio : *Les Effets de l'encyclique dans l'Eglise et dans la culture*, in : CAPELLE-DUMONT, Philippe (dir.) : *Confiance dans la raison*. Les Plans sur Bex : Parole et silence 2012 (en particulier p. 64s.).

en parlait déjà) se retournent contre l'homme qui vit désormais dans la peur (47). Plus gravement, les modernes témoignent d'une défiance radicale envers la raison (55) ; ils ne croient plus guère aux assertions globales et absolues (56). La métaphysique s'est effacée, jusqu'au sein de certaines institutions catholiques qui ont préféré se tourner vers les sciences humaines (61). La raison connaît ainsi une distorsion croissante : en sa dimension pratique, elle continue à susciter une adhésion sans grand esprit critique, mais on lui dénie toute assurance lorsqu'elle prétend juger des fondements et de la pertinence des valeurs éthiques qui deviennent alors autant de convictions personnelles.

- La foi chrétienne eut, elle aussi, à souffrir de cet éloignement réciproque[3]. Privée d'un usage légitime de la raison, elle se trouva obligée de mettre l'accent sur le sentiment ou l'expérience individuels (48), renonçant alors à se présenter comme une proposition universelle. La théologie s'en est trouvée affaiblie (77) : sans de bons philosophes, il n'y aura jamais de bons théologiens. On comprend le risque encouru par une formation des clercs qui n'accorderait à la philosophie qu'une place résiduelle (62)[4]. Comme le reconnaissait Pierre Manent : « De fait, aujourd'hui, la faiblesse et la fragilité de la foi sont accompagnées d'un effondrement de la confiance en la raison »[5].

- Se pose alors la question déterminante qui a poussé à la rédaction de l'encyclique : comment renouer le dialogue, malgré les éloignements successifs ? L'Eglise en est persuadée : foi et raison sont appelées à s'aider mutuellement, ainsi que l'affirmait déjà *Aeterni Patris* (100). On se rappelle que, dans notre Salle sixtine, le dialogue a été rendu possible par les inventeurs des alphabets qui permirent à l'une et à l'autre de trouver un langage commun. Quels sont les inventeurs de notre temps ? L'encyclique n'a pas la prétention de fournir de nouveaux piliers à la culture universelle ; elle se contente, avec une modestie dont on lui a su gré, d'ouvrir quelques pistes (92) :

+ Redonner à nos contemporains confiance en la raison humaine, ou encore : agir de telle sorte que la raison retrouve confiance en elle-même. La situation ne manque pas de piquant, si l'on y réfléchit bien. Les Lumières qui ont porté la raison humaine à son pinacle avaient continuellement polémiqué avec une Eglise enfermée, assuraient-elles, dans un obscurantisme médiéval taillé sur mesure. « Abrutissez-vous et vous serez des saints »,

3 Benoît XVI est revenu à plusieurs reprises sur cet argument : « La raison a besoin de la foi pour arriver à être totalement elle-même ; raison et foi ont besoin l'une de l'autre pour réaliser leur vraie nature et leur vraie mission » (*Spe Salvi*, 23).

4 Cf. BRUGUÈS, Jean-Louis : *La Ragione in teologia (A cosa serve la filosofia in teologia ?)*, in: MASPERO, G./PÉREZ DE LABORDA, M. (a cura di) : *Fede e ragione : l'incontro e il cammino. In occasione del decimo anniversario del'enciclica* Fides et Ratio. Siena : Cantagalli 2011.

5 MANENT, P. : *La Foi, la raison et le problème théologico-politique*, in : *Confiance dans la raison*, op. cit. (85).

était-elle censée conseiller à ses disciples, selon Voltaire. « Instruisez-vous et vous serez des hommes », proclamaient les nouveaux rationalistes. Or, cette même Eglise s'est faite l'avocate maintenant – l'unique peut-être en ces temps de renoncement général – de l'éminente dignité de la raison humaine dans notre contexte de modernité, voire de post-modernité pour qui le temps des certitudes est irrémédiablement révolu (91)[6].

+ Le dialogue pourrait peut-être renaître à partir d'aspirations communes, comme par exemple, la dignité de la personne humaine, ainsi qu'avait tenté de le faire Vatican II avec sa constitution *Gaudium et spes* (60, 80, 102). Plus généralement, l'Eglise invite à repartir d'une théologie de la création (cette piste s'est avérée plus féconde avec les développements contemporains sur l'écologie).

+ Aussi l'Eglise, exerçant sa diaconie de la vérité, d'un pas ferme et d'une main légère, se risque-t-elle à suggérer à la philosophie :

° De retrouver une dimension sapientielle, pour faire face au défi que représente la crise du sens (81, 106).

° D'investir à frais nouveaux dans la métaphysique. Il va de soi qu'elle-même, dans ses institutions universitaires ou ses séminaires, et plus largement en ses théologiens (105–106), doit donner l'exemple d'un tel « retour ».

° De reconnaître fermement l'existence d'une vérité objective et la possibilité pour l'intelligence humaine de l'atteindre avec certitude (82).

Le nom de Thomas d'Aquin vient d'être cité. Je n'oublie pas que nous venons de célébrer sa fête, selon l'ancien calendrier. Le saint apparaît à 9 reprises dans l'ensemble de l'encyclique, devant S. Augustin (4 fois). A première vue, ce qui est dit de lui était attendu, sans originalité particulière : on y souligne « l'incomparable valeur de la philosophie de S. Thomas » (57) ; sa pensée apparaît comme le couronnement des « étapes significatives de la rencontre entre la foi et la raison » (43). Dans le même temps, on y rappelle que « l'Eglise ne canonise aucune philosophie particulière « (49) et que, si l'expression de « philosophie chrétienne » est, en un certain sens, légitime, elle ne signifie pas qu'il existe pour autant « une philosophie officielle de l'Eglise, puisque la foi n'est pas comme telle une philosophie » (76) ; bref, on y prend acte qu'il existe un réel pluralisme philosophique et théologique (59).

Toutefois, des yeux plus exercés invitent à dépasser ces apparences. Dans un article récent, le P. Serge-Thomas Bonino expliquait que l'enseignement de *Fides et ratio* sur le thomisme ne se limitait pas à ces passages explicites. L'essentiel se trouvait ailleurs : il résidait dans la manière dont Jean-Paul II faisait des passages consacrés à S. Thomas comme un con-

[6] Cf. BELARDINELLI, Sergio : *Fede cristiana e cultura politica moderna*, in: *Fede e ragione*, op. cit. (109s.).

densé ou un résumé du contenu essentiel de l'encyclique. Le dominicain se réfère aux structures fractales chères aux physiciens qui veulent que la structure du tout se retrouve à l'identique dans chaque partie. Cette union sans confusion entre la foi et la raison, explique-t-il, n'est pas une utopie : elle est un idéal historique qui a trouvé une réalisation exemplaire, on dira même archétypale, dans l'œuvre de l'Aquinate, présenté comme « apôtre de la vérité ». « Parce qu'il cherchait la vérité sans réserve, il sut, dans son réalisme » (44), mettre en lumière ses deux propriétés fondamentales : la vérité est objective, la vérité est universelle. Elle doit donc être recherchée partout, y compris, si je puis dire, dans les philosophies les plus tordues ; c'est proprement en cette recherche commune que le dialogue maintes fois évoqué trouve sa base la plus solide et la plus convaincante. En un mot, l'intelligence de la foi ne peut se passer d'une philosophie qui a sa consistance en elle-même.

S. Thomas nous permet d'affronter la situation présente, malgré l'éloignement historique, donc culturel, car il nous enseigne cette confiance en la raison dont nous avons besoin, et sa capacité de vérité. Dans la lettre officielle que le pape Jean-Paul II m'envoyait, le 11 mars 1993, à l'occasion du centenaire de la *Revue Thomiste*, alors que j'étais provincial de Toulouse, il écrivait : « L'Aquinate invite tout homme à avoir le souci inlassable de la vérité, car c'est en la scrutant avec insistance qu'on parvient à la compréhension du réel et de Celui qui en est l'Auteur ». Le réel existe donc ; là il y a de l'être, il y a du réel. L'homme est capable de l'appréhender dans une démarche théologique qui le pousse à s'émerveiller devant la bonté divine qui transparaît dans la création, mais encore dans une démarche « simplement » philosophique, car la raison humaine est une participation à l'intelligence même de Dieu. S. Thomas explique clairement ces deux approches dans son *Contra Gentiles* (II, 4) : « Le philosophe argumente à partir des causes propres des choses, le croyant à partir de la cause première ».

Le Maître enseigne ainsi ce que j'appellerai le courage de la vérité. Si l'intelligence humaine est une image de la raison divine et une participation même à son activité, l'homme doit pouvoir affronter avec sérénité les questions du moment parce qu'il est capable d'en mesurer les enjeux et d'en juger les tenants et les aboutissants. Elle s'affranchit des multiples conformismes des pensées dominantes, et rend l'esprit libre : « La philosophie s'applique, non pas à connaître ce qu'ont pensé les hommes, mais ce qu'il en est de la vérité des choses »[7]. Une telle affirmation se situe, je le sais, à contre-courant de la tendance qui, aujourd'hui, substitue à la philosophie l'histoire de la philosophie, et en reste, à propos d'un problème donné, à la discussion de l'opinion des autres. En somme, elle préfère la galerie des portraits à la vérité des choses.

7 *Sententia super librum 'De Caelo et mundo'* (I, XXII).

Est-ce à dire que *Fides et ratio* suscitera un renouveau du thomisme comme le provoqua, en son temps, l'encyclique de Léon XIII, *Aeterni Patris*, plusieurs fois citée ici ? Plus qu'à moi-même, la réponse appartient à ceux qui fréquentent cette Université de Fribourg.

* * *

C'est donc sur des interrogations, et non sur des conclusions, en quelque sorte closes sur elles-mêmes, comme il en va dans toute bonne conférence, que je voudrais terminer mon propos.

Vérité donc. Mais qui parle encore de vérité ? Lorsque je commençai mes études de philosophie, un des enseignants nous expliqua que le terme ne faisait plus partie de la philosophie contemporaine et que nous risquions de nous retrouver singulièrement isolés, si nous nous entêtions à continuer à l'employer. Un certain cardinal J. Ratzinger jugeait que « La vérité devient même une parole défendue ». Un pas de plus vient peut-être d'être franchi : depuis peu, en effet, on parle de « post-vérité » ; on entend par là le refus de dire les choses comme elles sont, ou encore le fait de trafiquer le réel et d'inventer de toutes pièces des affirmations délestées de toute vraisemblance, les fameuses « fake news » qui envahissent nos écrans, nos portables et jusqu'à nos convictions personnelles. Le mensonge paierait ; pourquoi serait-il condamnable ? Le réel s'est évanoui, pas seulement parce que nous serions entrés dans l'ère du virtuel. Cette post-vérité fait-elle partie de la post-modernité ? Dans ce cas, il ne s'agirait plus d'un phénomène de mode, furtif et passager, mais d'une tendance lourde de la société de demain avec laquelle il faudra compter désormais.

L'encyclique s'ouvre, nous l'avons vu, sur la quête du sens qui existerait chez tous les hommes et dans toutes les cultures portant sur l'identité et l'altérité, la souffrance et la mort, l'au-delà enfin. C'est sur elle que s'appuyait la démarche philosophique des origines. Est-ce encore possible dans notre société[8] ? Il n'est plus de bon ton, je le sais, de citer Michel Houellebecq et surtout son dernier livre *Soumission*. Il y décrit pourtant l'ère du vide qui caractérise notre époque et ce que j'appellerai le « deuil du sens », devenue l'option du plus grand nombre (cette approche était déjà perceptible dans *Les Particules élémentaires* et *La Carte et le Territoire*). Comment parler de dialogue dans un tel contexte ? Sur quoi le faire porter ? L'initiative pourrait-elle venir de ce que Benoît XVI, à la suite de A. Toynbee, nommait les « minorités créatrices »[9] ?

8 Cf. GREISCH, Jean : *De la question : « Qu'est-ce que l'homme ? » à la question : « Qui sommes-nous ? Les métamorphoses herméneutiques de l'anthropologie philosophique*, in : *Confiance en la raison*, op. cit. (135).

9 Contrairement à Spengler, Toynbee pensait que des minorités créatives pouvaient empêcher une civilisation de sombrer dans la décadence et de disparaître. Cf. TOYNBEE, Arnold Joseph : *A Study of History*, 12 tomes. Oxford : Oxford University Press 1934–1961.

Enfin, l'encyclique mentionne à plusieurs reprises une « diaconie de la vérité ». Pour que celle-ci soit jugée crédible de la part de nos contemporains, ne faudrait-il pas qu'elle soit accompagnée – je ne dis pas remplacée – par une diaconie de la charité et de la solidarité, ou encore une diaconie de la beauté, grâce à laquelle serait conçue et dessinée une nouvelle Salle sixtine ?

Résumé
Mgr Jean-Louis Bruguès OP, à l'époque Archiviste Bibliothécaire de Sainte Eglise Romaine, propose une visite virtuelle de la Salle sixtine (Bibliothèque Vaticane). La composition architecturale et le programme iconographique de cette salle lui permettent de méditer sur les rapports entre foi et raison, en écho à l'encyclique Fides et ratio *de Jean Paul II (1998). Sur la gauche de la Salle, sont évoquées les grandes bibliothèques de l'humanité ; sur la droite, les grands conciles œcuméniques. De part et d'autre les fresques se répondent et invitent à ne pas séparer le travail de la raison de la lumière de la foi. Reprenant la réflexion engagée par son encyclique* Veritatis splendor, *Jean Paul II a opté dans* Fides et ratio *pour une démarche plus heureuse, que Mgr Bruguès exprime par les mots de Péguy : « d'un pas ferme et d'une main légère ». Le cœur de l'encyclique est consacré au divorce progressif entre foi et raison, depuis la fin du Moyen Age jusqu'à notre époque où certains parlent de « post-vérité ». L'auteur estime malgré tout que l'humanité ne pourra pas s'affranchir de ce qui la constitue, « la quête du sens ». C'est pourquoi il revient à la « minorité créative » qu'est l'expérience chrétienne d'exercer une diaconie de la vérité, qui va de pair avec « une diaconie de la charité et de la solidarité, ou encore une diaconie de la beauté ».*

Abstract
When Archbishop Jean-Louis Bruguès OP was still the Archivist and Librarian of the Vatican, he constructed a virtual visit of the Sistine Hall, site of the Vatican Library. The architectural composition and the iconographic themes of the Hall helped him meditate on the relations between Faith and Reason, as part of the 20st anniversary celebrations of John Paul II's Encyclical Fides et ratio. *The images on the Hall's left evoke the great libraries of Humanity, while those on the right portray the main ecumenical Councils. Taken together, the frescoes from both sides invite the viewer never to separate the work of reason from the light of faith. Continuing reflections begun in his encyclical* Veritatis splendor, *John Paul II choose in* Fides et ratio *a more elegant approach, which Archbishop Bruguès describes, quoting Péguy, as advancing with "a firm step, but lightly" (« d'un pas ferme et d'une main légère »). The heart of the encyclical deals with the growing divorce between faith and reason, initiated at the end of Middle Ages and continuing to the present, where some speak of "post-truth." The author thinks nevertheless that humanity cannot free itself of what constitutes it: the quest for meaning. Therefore it pertains to the "creative minority," which is the Christian experience, to practice "a diakonia of Truth", which is on a par with "a diakonia of Charity and Solidarity," as well as "a diakonia of Beauty."*